

Révision complète de la machine Sartre



Le livre événement. *Le Siècle de Sartre* de Bernard-Henri Lévy vient de paraître chez Grasset (663 p., 148 F.).

1. Réparateur. Bernard-Henri Lévy raccommode Sartre en le reliant à ses maîtres, ses compagnons et même ses enfants spirituels.

2. Grandeur. Avec André Gide, en 1950. Pour se construire, le jeune normalien n'hésita pas à prendre le contrepied de ceux qu'il admirait.

3. Déclin. A son bureau, en 1966.



Seul un autre philosophe écrivain, un autre intellectuel engagé, une autre bête médiatique pouvait nous rendre le vieux au grand complet. Seul **Bernard-Henri Lévy** pouvait exalter ce *Siècle de Sartre*. PAR CATHERINE CLÉMENT*

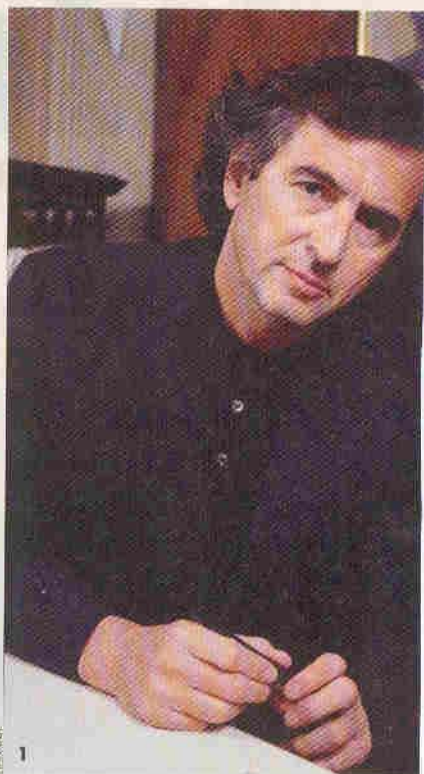
Il y a vingt ans que Sartre est mort. Au vrai, comme il n'aura vu ni la chute du mur de Berlin ni les contractions chaotiques de la mondialisation en travail, on ne pense plus trop à lui. Ce n'est pas sa faute s'il a disparu avant le moment charnière. Enfin ! C'est bien triste. N'en parlons plus.

Or voici un pavé dans la mare aux silences. C'est un livre qui crie l'amour du vieux, qui le chante, l'exalte, le sanglote, le pleure, et se referme comme le livre de prières à la fin d'un kaddish, lors d'un enterrement juif. Un « pardon » pour Sartre, signé Bernard-Henri Lévy. Quoi ? Encore lui ? Ce n'est donc pas fini, ce cinéma ? On croyait l'avoir lessivé une bonne fois, et il ressuscite ? Il ne lui suffit pas d'avoir une belle gueule, une belle femme, sa marionnette aux Guignols, il faut qu'il se remette à la philosophie, et sur le dos de Sartre par-des-

sus le marché ? Que les salauds se taisent, que les bourgeois la ferment, que les belles consciences ricanent à l'écart. Si vous ne voulez pas réfléchir, passez votre chemin. C'est un livre qui parle de nous à tous nos âges, un livre d'histoire et d'idées, de chair et de fureur. Et pour commencer : oui, l'essai de Lévy sur Sartre parle de Lévy. Oui, il est narcissique – quand vous écrivez, pas vous ? Bien sûr, pour renouer avec Sartre, BHL s'appuie sur leurs affinités. La haine qui pourchasse, le mélange des genres, le philosophe qui vire au romancier, l'intellectuel qui écrit du théâtre : oui, ces deux-là sont des voyous de l'Université, des renégats de Normale-Sup. Oui, ils se sont engagés, souvent. Oui, ils ont acquis l'impardonnable gloire. Et ils aiment les femmes, on ne peut le nier. Mais avant de couvrir le remblai, notez juste un détail : Sartre était laid, lui.

Remarquez, ce n'est pas ainsi que commence Lévy. Passées les précautions oratoires – j'ai beaucoup hésité, trop tardé, maintenant m'y voici, en route ! –, l'auteur se place en posture d'allégeance. L'injustice faite à Sartre demande réparation : ses romans ne sont pas ratés, son théâtre non plus, *la Nausée* est un chef-d'œuvre, *les Chemins de la liberté* également. Avant tout, après tout, Sartre était écrivain. Sur le moment, on ne prête pas attention à cette affirmation. Mais attendez pour voir. Comme au poker.

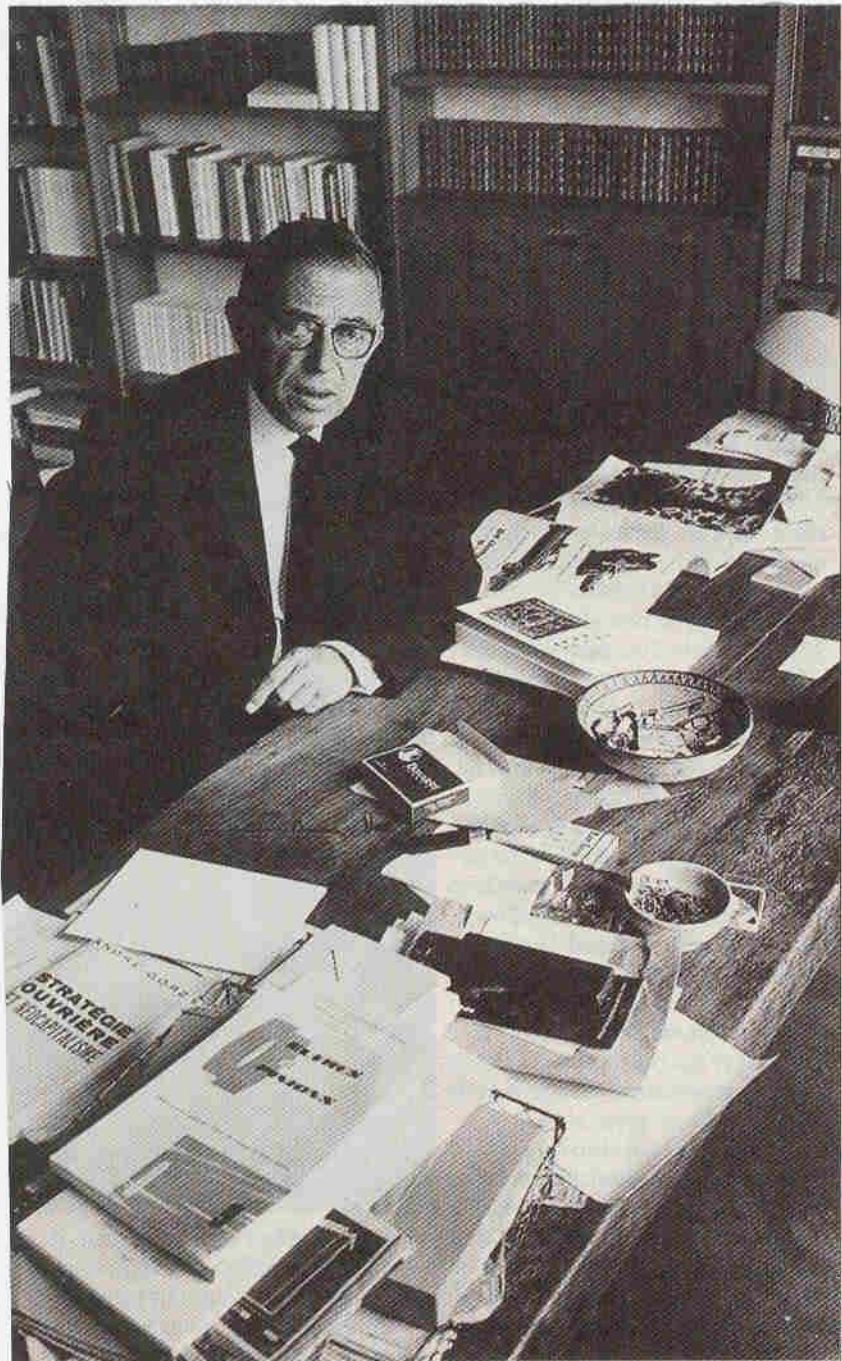
Première carte sur la table : la trans-



parence. En la revendiquant, c'est la lumière que Sartre désirait, et les feux de la rampe ; la gloire, au sens royal du terme, rai de soleil inondant l'Élu du siècle. C'est un choix que d'autres intellectuels n'ont pas fait : montrer comment je pense, montrer comment je vis, ce ne sont ni Spinoza, ni Bataille, plus prudents. Et avec ce tres-sage débute la méthode BHL : relier Sartre, sous tous les angles, aux autres, ses maîtres, ses contemporains, ses enfants spirituels, tout au long de sa vie. Rien ici qui ressemble au topo convenu : non, on ne commencera pas par l'enfance, par le fameux « Poulou », le chéri de maman, qui serait devenu par miracle Jean-Paul Sartre.

Attention ! Un Sartre peut en cacher un autre...

L'histoire du « devenir Sartre » est autrement complexe. Lorsque Sartre a 20 ans, le patron, c'est Gide – je l'atteste car, dans mon lycée, vingt ans plus tard, on ne lisait que lui. Et en philosophie, c'est Bergson – même jeu. Pour émerger en Sartre, le jeune normalien dut donc noyer Gide et Bergson, ce qu'il fit, c'est la loi. Or la loi exige aussi qu'en noyant son vieux chat on s'en serve : partout, Lévy trouve les poils de Gide et de Berg-



son. Mais aussi la carcasse de Céline, autrement encombrante, il faut le dire. Décisive sur son vocabulaire, la prose de Céline imbibe le jeune Sartre, pas n'importe quelle prose, non, la pire: celle de *Bagatelles pour un massacre*, celle de l'antisémite virulent. Comment est-ce possible? Par inattention? Il y a de cela. De Céline, Sartre garde l'embrasement anarchiste, le surgissement des chairs dans le texte et le sanglot hurlant des mots, qui tuent. En revanche, avec Husserl et Nietzsche, pas de surprise: Sartre est étudiant, il lit et il apprend. A ce jeu d'influences s'ajoute Heidegger, qui en usa aussi mal avec Sartre que Freud avec André Breton quand il le reçut à Vienne; ces malentendus entre vieux et jeunes génies sont fréquents.

Sartre est donc « ce cambrioleur de mots, qui taille dans le mort vivant de l'art et de la pensée d'autrui pour forger ses propres art et pensée ». Un sauvage, un violent.

Jusqu'à-là, vous l'aurez observé, Bernard-Henri Lévy se cantonne dans l'histoire des idées; et, comme il a du style, son livre est plein d'allant. Bon livre, vraiment, solide et tout. On y comprend la genèse du courant phénoménologique au moment où se noue l'aventure de Hitler. Mais, page 170, rupture de ton. Apparente digression, sentier dans la forêt. « Note sur la question Heidegger »: les faits, le dossier, l'analyse. Pas de quartier. Au terme du long chapitre, un constat: il y a bel et bien deux Heidegger, le bon et le mauvais. Le mau-

vais, c'est celui qui, soudain, se met à croire à la lumière. Ce n'est pas le romantique épris de la pénombre, c'est l'optimiste qui se rallie à Hitler. Déduction sans appel: le totalitarisme est donc fils de la lumière, et non pas de la nuit. Voilà où menait le sentier. Tiens donc? La lumière? Mais alors, notre Sartre...

Au départ, l'auteur de *la Nausée* est un anti-humaniste viscéral

Deuxième carte sur la table. Voyons le premier Sartre, rejeton de Céline et de Gide. C'est celui qui, dans *la Nausée*, met face à face Roquentin le nauséux et l'Autodidacte. Carnet en main, l'Autodidacte raconte la communion des corps, l'amour du genre humain trouvé dans un stalag en 1917. Extase et larmes aux yeux... Roquentin a des envies de meurtre: cet humanisme mou lui répugne. A cette époque, Sartre est viscéralement anti-humaniste, quelle que soit la figure de l'humanisme, catho, misanthrope, ami des bêtes, communiste... Bref, Sartre n'est pas vraiment le fondateur de l'existentialisme, mais il anticipe plutôt avec maestria le mouvement d'idées qui, le noyant lui-même, en un temps où sa gloire déclinait – dans les années 60 –, donnera lieu à l'anti-humanisme des structuralistes. Dont Althusser, maître de Lévy, fait partie.

A nouveau, BHL rompt la posture. Il revient sur Althusser. Ah! Celui-là. Oser un jour braver l'interdit des disciples, le décrire tel que je l'ai vu... N'empêche. Ces moments où l'auteur retourne sur ses pas sont très beaux. Souvenirs et images, instants témoins, Lévy se recueille et se navre, c'est ainsi. Althusser silencieux, fai-

bio express

Naissance de Bernard-Henri Lévy le 5 novembre 1948 à Beni Saf en Algérie. Ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie.

A lire

La Barbarie à visage humain, Grasset, 1977.
L'idéologie française, Grasset, 1981.
Eloge des intellectuels, Grasset, 1987.
Les Aventures de la liberté, une histoire subjective des intellectuels, Grasset, 1991.
Le Jugement dernier, Grasset, 1992.
La Pureté dangereuse, Grasset, 1994.
Le Lys et la Cendre, Grasset, 1997.

Filmographie

Bosna, sélection officielle du Festival de Cannes 1994.
Le Jour et la Nuit, 1997.

Dans la prose du jeune Sartre, BHL reconnaît bien sûr Gide et Bergson, mais aussi la virulence de Céline.

sant mine d'écouter, ayant subi la veille une trépanation... Comme pour Heidegger, l'auteur trouve deux Althusser, deux âmes se haïssant l'une l'autre: l'une est réflexive, affolée d'amour, tendre à mourir, l'autre éruptive, déchaînée, ivre de médecine, la main au collet. Bazarder Althusser? Non, bien sûr. Comme ça,

à lire

Le plus nostalgique

Il en va de Sartre comme du music-hall et du communisme : plus on lui fait ses adieux, plus on y revient. Michel-Antoine Burnier n'en finit donc plus de saluer le maître de sa jeunesse, celui dont il avait accompagné les engagements, depuis la guerre d'Algérie et la préface à l'édition clandestine de *la Question* d'Henri Alleg. La répétition n'est pas masquée et l'auteur de *l'Adieu à Sartre* ne se prive pas de republier, dans le même volume, son *Testament de Sartre* écrit quinze ans plus tôt. Le parcours revisité demeure le même, celui des combats politiques plus que de la philosophie. Avec une interrogation qui ne concerne pas seulement Sartre et Michel-Antoine Burnier : comment pouvait-on passer d'une critique, certes inachevée, du communisme stalinien à l'adoration de sa répétition grotesque et sanglante, c'est-à-dire le maoïsme ? Avec talent, Burnier manie le couteau qu'il tourne et retourne dans ses propres plaies. Il n'hésite pas à republier l'un de ses articles, délirant ce lui-là, qui justifiait le terrorisme palestinien. Il a fallu ►

on sauve aussi Heidegger et Sartre. Car, désormais on s'en doute, la duplicité des comparses anticipe celle du héros principal. Deux Heidegger, deux Althusser... Deux Sartre, alors ?

Oui. Le second, c'est celui qui, en serrant les dents, défend le communisme soviétique mordicus. Celui qui écrira, au mépris de lui-même, que « l'existentialisme est un humanisme ». Qui n'entend rien des témoignages, ne voit rien à Moscou, et qui bêle d'amour devant Castro.

Le Sartre qui se trompe avec constance est né au stalag

Ce Sartre-là, qui justifie la violence des massacres, louange le terrorisme, approuve la peine de mort pour les traîtres, avec d'effroyables préceptes, du sang sur les couteaux, de la tuerie, un carnage de mots. Et qui n'en démodr jamais. C'est le Sartre mao, juché sur un tonneau, épuisé mais actif ; c'est celui-là qui défendra ceux de la bande à Baader. C'est le Sartre dont on dit avec indulgence qu'il s'est trompé, et qui, en vérité, s'entêtait en sachant. Navrant spectacle, annoncé de longtemps par la rupture avec Camus, triste épisode au cours duquel, par jalousie, notre héros fusille son meilleur ami avec des mots irrémédiables, tenus par un porte-lingue au lieu de Sartre. Mesquin et lâche. Pas de quoi se vanter.

Deux Sartre, donc. Quand est né le second, et d'où sort-il, ce monstre ? Carré d'as : le second Sartre est né dans le stalag. C'est là que le prisonnier Sartre écrit *Bariona*, pièce de théâtre représentée dans cet enfermement. *Bariona*, c'est un juif de Pa-

Il y a deux Sartre : pour l'un, « l'enfer, c'est les autres » ; mais le second veut marcher vers le soleil de l'humanité.

lestine, un anar révolté, un mécréant qui refuse de croire au nouveau-né nommé Jésus, mais qui, subitement, sous le coup d'une révélation, décide de le sauver. Pour l'humanité, pour l'amour, parce que le collectif, le groupe, importent plus. Dans le stalag, au cœur de la chair entassée, dans un lieu sans femmes, une prison... Retournement de Sartre. Enterrement

de l'écrivain. Sartre est devenu optimiste, progressiste, marchant en pleine lumière vers le soleil de l'humanité, avec les autres et pour les autres. Qui avait écrit « L'enfer, c'est les autres » ? Pas le même Sartre. Fini tout ça. S'ensuivent, hormis les mots de sang, la *Critique de la raison dialectique*, la théorie du groupe « en fusion », un marxisme tempéré par la psychanalyse existentielle, un reniement complet. Sartre n'est plus Roquentin, Sartre est l'Autodidacte.

L'explication crève les yeux. Sans s'attarder sur le non-dit – l'homosexualité latente d'un camp d'hommes –, Lévy nous rend Sartre cohérent. Divisé, certes, haïssant le double de lui-même, acharné à n'être plus « libre pour rien », mais enfin, c'est bien lui, ce petit homme contradictoire dont l'ambiguïté fatigue la pensée. Mais pas la sienne, et pas celle de BHL ! Le stalag, il suffisait d'y penser. Et, pour faire bonne mesure, rajoutons Althusser : un jour que je lui demandai pourquoi il habitait l'École normale et non pas un appartement, il me répondit d'un trait, avec une extrême dureté : « Parce que c'est ce qui me rappelle le plus le stalag de prisonniers. » Ces gens-là finiraient par tuer, savez-vous ?

Mais Sartre était trop doux, trop nounours. Ce qui réconcilie Lévy avec lui, c'est sa fin. Souvenez-vous. Il a 75 ans, il est aveugle. Pierre Victor, alias Benny Lévy, lui sert de secrétaire, de partenaire, de fils. *Le Nouvel Observateur* publie un entretien réfuté par la « famille » de Sartre, ceux des *Temps modernes*, Beauvoir, et même par ceux de *l'Obs*. Sartre s'y renie allégrement, de la *Nausée* aux *Mots*, et s'engouffre dans l'éloge du peuple juif. Scandale ! Trahison ! Messianisme ! Benny Lévy a fait parler le vieux à sa place. Il n'y voit plus, le pauvre, et donc, il ne pense plus...

Ici, un souvenir personnel. A cette époque, je publiai dans *le Matin de Paris* un entretien avec Sartre, très virulent contre l'Union de la gauche, François Mitterrand, etc. Il accepta de venir déjeuner au journal. Dans la voiture, le vieux me confia, d'un air plutôt mutin, qu'il avait suivi une psychanalyse. Lui ! Mais il avait toujours tonné contre la pratique du divan...



Eh oui. C'était bidon, me dit-il. Comme le reste. Vrai, faux ? Toujours est-il que Sartre s'amusait bien.

Puis la chose arriva. Sartre demanda à rencontrer les ouvriers typographes à la fabrication. Il voulait leur serrer la main. Panique : le journal n'était plus composé par des typographes, et à l'étage de la photocomposition, c'était l'heure de la pause. Qu'importe : tous ceux qui étaient là s'alignèrent. Et Sartre, aveugle, serra les mains, croyant serrer celles des ouvriers. Il était très heureux, et nous, émus aux larmes. Sur le fond, qu'est-ce que cela changeait ? J'atteste que, ce jour-là, il serra la main de ceux qui fabriquaient le journal. Plus de pensée, Sartre ? Allons donc. Le monde était en place, et nous autres étions dans son monde.

De même, il eut son moment juif. Avec brio, avec tendresse, Lévy décrit le vieux jeune homme bazardant lui-même ce bloc de pensée qui l'accable,



En 1973,
à la brasserie
La Coupole, Sartre
étant alors presque
aveugle, Simone de
Beauvoir lui lit le
journal à voix haute.

car il en connaît l'intime duplicité. Entre l'individualisme révolté de Roquentin et l'humanisme poisseux de l'Autodidacte, il y a le peuple juif, la Loi de Moïse, une façon de vivre en société sans s'asservir au collectif. Pour un peuple composé d'individus à la nuque raide, c'est un lien librement consenti, à l'exacte jointure que, jusqu'alors, Sartre n'avait pas trouvée. Sartre devenu juif? Evidemment, cela fait du tapage. Simone de Beauvoir n'apprécie pas, parle de tribunal – oui, elle! Pourtant, Sartre vient brutalement de retrouver le premier Sartre. Il faut voir comment il traite son autobiographie, *les Mots*! Il la taille en pièces – et Lévy aussi. Le succès que rencontrèrent *les Mots* était suspect. Sartre avait averti: c'était un adieu à la littérature, un adieu qu'il voulait avec un bel écrire. Que ce petit livre banal soit lu comme son chef-d'œuvre a de quoi faire enrager.

Non, quand Bernard-Henri Lévy

parle de Sartre écrivain, il s'agit de ses premiers romans, du théâtre, de sa philosophie. *Les Mots* sont un leurre, le vieux Sartre le dit. Alors, que va-t-il faire? Son Tintoret? Un roman? Il a mille projets. Redevenu écrivain, le vieil aveugle frétille. « On ne naît pas juif, on le devient », avait-il écrit. Et Beauvoir: « On ne naît pas femme, on le devient. » A 75 ans, le devenir n'est pas fini; Sartre l'a dans la peau. Il va retrouver l'exaltation d'un dispositif excité qui fait écrire sans sommeil, hors du temps, cette drogue nocturne qu'il a sacrifiée à l'engagement lumineux aux côtés du groupe, des autres, du progrès. Le principal reniement concerne la philosophie de l'Histoire: ou bien, selon Hegel, elle broie les vivants en marchant vers son sens aveugle, ou bien, selon Spinoza, Sartre et Benny Lévy, elle parvient à se maîtriser dans l'action et le sens de l'Histoire, on balance! Liberté, enfin, du philosophe. Révision complète de la

machine Sartre. Et puis, au moment où il va recommencer à neuf, Sartre meurt, rattrapé par l'alcool et les amphétamines. A son chevet, ses femmes, dont Arlette Elkaïm, sa fille adoptive, et Simone, bien sûr, pour le dernier baiser. Grâce à elle, Sartre eut une mort douce.

L'enterrement de l'écrivain fut une apothéose, mais ce jour-là, on enterra, avec Sartre, toutes ses pensées.

Son enterrement fut une apothéose, mais il est sûr que ce jour-là, on enterra, avec le corps de Sartre, toutes ses pensées. C'était trop beau, trop fort, cette fête. On s'éclata trop à l'enterrement de Sartre. Il n'était plus lui, mais un fantôme de roi, une marotte, un slogan, oui, on aurait dû se méfier. Vingt années ont passé à l'oublier. C'est bien qu'on lui rende justice, et

► que les tueurs massacrent des juifs lors des jeux Olympiques de Munich en 1972, à dix minutes de Dachau, pour que Sartre et Pierre Victor, alias Benny Lévy, se décident enfin à casser l'outil du passage à la lutte armée, la Gauche prolétarienne. Utile rappel de quelques dérives accompagnées par le philosophe. Mais, dans

cette affaire, les épigones furent plus troubles que le maître qu'ils chargent post mortem. **GUY KONONICKI** *L'Adieu à Sartre de Michel-Antoine Burnier, Plon, 332 p., 118 F.*

événement Sartre

c'est bien que ce soit cet homme-là qui s'y colle: philosophe, romancier, écrivain jusqu'à l'os du cerveau, un homme pas qu'à demi, de pied en cap, un homme. Je sais, ça fait viril, macho, baiseur, d'accord. Mais, convenez-en, les femmes de Sartre ont beaucoup donné. Il était borgne, il baisait mal, caressait bien, le nounours en peluche de ces dames, nous savons. En compagnie de la femme de sa vie, il fut fort libéré, nous savons. Nous savons tout de son corps mal foutu, de ses bandaisons, des parties de jambes en l'air à trois, et même de ses incontinenances à la fin de sa vie. Non que ce soit sans intérêt: le libertinage philosophique en France ne comprend que Philippe Sollers, version joyeuse, et Michel Houellebecq, version lugubre. C'est peu. Le couple du Castor et de son cher amour mérite davantage, admettons. On n'en doute pas, mille livres s'écriront encore sur les multiples vies de ces grands libertins. Pensez, une telle affaire, ça titille... Et leurs œuvres? Jusqu'à présent, Beauvoir fut mieux servie; les femmes qui la lisent l'écrivent bien. Sa postérité à elle ne risque rien. Mais lui...

Ainsi s'achève le kaddish écrit par BHL...

Eh bien, pour le devenir actuel de Sartre, il fallait un homme assez libre pour ne pas s'arrêter à l'histoire d'un Poulou déprimé parce qu'il était borgne. Il nous fallait un connaisseur en vie, en femmes, et en combats d'idées. Il fallait, comme Sartre, un sauvage, un guerrier, un cambrioleur de mots, un bagarreur qui sait faire le coup de poing. Il fallait un sensible pour comprendre en Camus la sécheresse des paysages d'Alger, il fallait un urbain pour comprendre, en Sartre, le refus de campagne et le besoin de ville. Il fallait un écrivain obsédé de gloire, un philosophe capable de généalogies, un rêveur de destin. Il fallait Bernard-Henri Lévy, et je n'en vois pas d'autre. Ce kaddish qu'il a écrit pour Sartre s'achève, selon le rite, par une action de grâces: c'est une joie de savoir qu'un homme tel que Sartre a existé. Oûi, il était temps de nous rendre Sartre au grand complet. C'est fait, et fort bien fait. **C.C.**

Philosophie. Dernier ouvrage, à paraître le 9 février au Seuil: Jésus au bûcher.



On a retrouvé JPS... caché dans BHL

Mais on a également retrouvé BHL caché en Sartre. Inévitable, tant la fusion a opéré. **Portraits croisés.**

Engagement. Deux intellectuels sur le terrain. En 1974, Jean-Paul Sartre descend dans la rue pour vendre *la Cause du peuple* (le journal, dont il est le directeur de la publication, vient d'être interdit). Vingt ans plus tard, BHL part à Sarajevo pour tourner *Bosna*.

Bernard-Henri Lévy se prendrait-il pour Sartre? Oui, sans doute. Un peu. Comme tout écrivain, passeur de mots, écolo de la survie des phrases, devrait se prendre pour les autres. Et puis se prendre pour Sartre, ce n'est pas si mal. On connaît des égarements ou des mimétismes plus vains. En tout cas, la question lui sera sûrement posée. On glosera vraisemblablement, c'est l'usage à son propos, même si ce livre-là, à la fois torrentiel et minutieux, a toutes les chances de tenir à distance les adversaires de son auteur.

On n'en pensera pas moins, par habitude. Pour réduire ses engagements (Bosnie, Afghanistan, Kosovo...), on jugera trop emportée ou trop sympathique cette enquête très personnelle. On soupçonnera une affaire de

club: les « engagés » and co... On trouvera bien dans ce *Siècle de Sartre* des raisons de pointer ici ou là, derrière l'étude, une nostalgie, un chagrin, une jalousie même des temps disparus de l'intellectuel total. On se dira aussi, pour restreindre la portée de l'ouvrage, que son auteur a décidément le goût et le don des parrainages, qu'il ne s'embarque jamais dans un essai sans l'un ou l'autre des membres de son panthéon personnel (Camus, Malraux, Gary, Althusser...). Bref, qu'ici aussi il va se planquer ou profiter de la stature d'un aîné pour se grandir.

Cette fois, pourtant, les méfiants en seront pour leurs frais. Parce qu'il s'agit de Sartre. De la montagne Sartre. Plus difficile à vaincre, plus compliquée à déplacer.

Logiquement, Bernard-Henri Lévy aurait dû écrire sur Camus ou sur



sentiment de la haine pour Flaubert, avant de se mettre à l'admirer en écrivant sur lui.»

Lévy a bel et bien cannibalisé Sartre. Il est là sans cesse, bien plus souvent que dans les plus narcissiques de ses livres. Autant peut-être que dans *Comédie* (Grasset, 1997), sa dernière tentative d'introspection. Il est là de plain-pied, gaillardement, ouvertement, même s'il prend garde à ne jamais parler de lui-même, passé l'introduction. Présent, en vertu d'un pacte d'écrivain signé entre les morts et les vivants. Ils sont rares encore à oser ces appropriations, ces convergences nécessaires. Lévy est à l'étude, à la chronique. Il charrie son Sartre de *la Nausée* aux derniers textes d'un Sartre qu'on a dit gâteux. Il remplit son office, mais il y a plus. Un mystère. Plus qu'une tentative de réhabilitation, une entente d'outre-tombe. Sauvetage d'une voix perdue.

Cannibalisme encore. Bernard-Henri Lévy va droit à son Sartre, à ce qui lui est essentiel. Une certaine exemplarité sartrienne. Dès le début du livre, il va droit à la question de la gloire chez Sartre, droit au malentendu. Il égrène jusqu'au vertige les illustrations de la haine dont Sartre fut l'objet tout au long de sa vie. Pages bousculantes, excellentes, parce que Lévy éprouve aussi, en écrivant, la détestation que lui-même a pu susciter dans le passé. Il n'a pas à se mettre en avant. Il sait ce qu'il en coûte, même à dose homéopathique. Il secoue une destinée de légende, comme s'il cher-

Au fond, Bernard-Henri Lévy a écrit par devoir d'initié. A la grogne d'abord, puis, reconnaît-il, par empathie.

chait surtout à percer là le mystère du quiproquo de base : écrire vous prive de l'amour des autres. Leçon arrachée à la force des phrases et retenue d'abord pour lui-même.

Bernard-Henri Lévy explique qu'après cet essai biographique lui-même se sent plus libre qu'avant. «Après ce travail, confie-t-il, j'éprouve davantage l'envie de faire ce qui me plaît.» Effet bienfaisant du tour d'une montagne. «Effet d'inoculation», ajoute-t-il. **PHILIPPE BOGGIO**

à lire

Le plus pavé

La biographie de Sartre que signe Denis Bertholet (1) prend le parti discutabile de faire l'inventaire des errements de l'écrivain. Ainsi, Sartre, installé en Allemagne un an après la prise du pouvoir par Hitler, ne voit là rien de plus inquiétant que la «quasi-dictature» du président Doumergue. Au début de l'Occupation, il tient la critique littéraire de la revue *Comœdia*, où «on chante les louanges de la culture allemande». Sartre fait ensuite son entrée dans le cercle restreint des écrivains de la Résistance, mais cela ne le fait pas échapper à cette phrase assassine sur son attitude à la Libération : «L'engagement traduit les légitimes préoccupations d'un Sartre qui aurait été le résistant qu'il aurait voulu être, mais qu'il n'a

Malraux. C'est Sartre, B.-H.L. en convient lui-même, parce que seul l'auteur de *la Nausée* a estampillé un siècle sur son nom. Parce que l'ombre des autres, Malraux, Camus, Althusser, qui lui sont plus proches, demeurera à jamais plus étriquée. Sartre, pour «l'héroïsme de la pensée», alors que le cas Malraux se borne à une philosophie de l'action, celui de Camus, à une esthétique de la révolte. Sartre, à la cinquantaine venue, à l'âge où il faut bien, pour continuer, donner un peu de cohérence à ses propres accidents de parcours. Sartre au final. Course folle, exaltée, malgré la maîtrise affichée, sur la plus large circonférence du siècle, aussi pour mesurer son propre métrage personnel. La plus protéiforme des existences, aussi pour jauger la sienne, entre littérature et philosophie, politique et quotidienneté.

Malgré ses errements, Sartre reste le modèle du philosophe écrivain

Lévy, dans ce Sartre ? Bien sûr ! Même camusien, et anti-sartrien de conviction, il est de la famille. Les écrivains-philosophes n'ont jamais été si nombreux que cela à oser pousser leur matière intime vers des arts différents, roman, théâtre, essai, chronique, article... De sa génération, Bernard-Henri Lévy est même le seul à tenter encore la multiplication des genres. Cela donne une responsabilité, qu'on le veuille ou non, et rend nécessaire de se cogner un jour ou l'autre sur l'ogre. Longtemps, on a pu croire que, avec sa frénésie de pamphlets, d'essais, de romans, puis ses

recueils, enfin le théâtre et le cinéma, Lévy flattait la posture de Camus. En fait, c'était Sartre. Peut-être inconsciemment. Par culture de normalien. Même les titres de ses livres ont une fragrance sartrienne. «Questions de principe», ses recueils numérotés comme *les Situations*, *les Aventures de la liberté* ou encore *le Jugement dernier*.

«Philosophe et écrivain, il s'agit bien d'un schéma sartrien», confirme-t-il. Il faut, il fallait être les deux. Sartre l'était, immensément, quels que soient ses errements. Lui-même, modestement, si l'on veut absolument forcer les ressemblances... Pas si nombreux, on l'a dit. Pas Malraux, à qui il a manqué la philosophie. Ni Althusser, qui n'écrivit pas de roman. Ni, plus près de nous, Barthes. Pas vraiment Foucault non plus. Par ce travail de plusieurs années, Lévy bute sur une évidence qu'il n'avait sans doute pas envisagée comme telle et qui doit parfois l'effrayer : même indifférent, même hostile, c'était bien à lui de s'y coller. Non pour rechercher une filiation improbable ou par souci de récupération des cimetières à son usage. Plutôt pour que perdure, au-delà du siècle enfoui, et malgré la fin des idéologies, la matrice des œuvres. Pour l'alchimie retrouvée des phrases de l'un par les phrases de l'autre. Au fond, Lévy a écrit par devoir d'initié. A la grogne d'abord, puis, reconnaît-il, par empathie.

«Je n'éprouvais pas ce sentiment au début de mon travail. C'est venu à mesure que le livre s'écrivait. Comme Sartre lui-même qui avait d'abord res-



Existentialisme. Sartre au café Procope en 1952 avec Boris Vian et Simone de Beauvoir.

notre temps, de le comprendre ici et maintenant, sans jamais se placer du point de vue de l'éternité. Et cela impliquait ces prises de position innombrables, sur les sujets les plus divers, qui ont fait une part de sa légende. Je suis très fier, moi qui suis très lié à la cause basque, de posséder le manuscrit de la préface que Sartre

« Sartre avait une capacité à penser contre lui-même. Mais en demeurant fidèle à un principe : penser la liberté. »

avait écrite en faveur des accusés lors du « procès de Burgos ». Mais la philosophie de Sartre, l'existentialisme, continue de nous éclairer.

L'existentialisme a-t-il jamais été autre chose, en France, qu'une mode pour jeunes en blue-jeans retroussés et chemises à carreaux, dans les caves à be-bop de l'après-guerre ?

Oui, il a été autre chose. En enseignant aux Etats-Unis pendant près de quarante ans, j'ai découvert une espèce de loi : la langue française est spontanément existentialiste. Si tant est que le fond de cette philosophie appelle l'homme à ne jamais se prendre pour

une chose, à ne pas accepter l'aliénation. Ainsi, là où l'anglais utilise *to bring* indifféremment pour un fauteuil ou pour un ami, le français distingue soigneusement, à l'aide des verbes « apporter » pour le fauteuil et « amener » pour l'ami. La notion de personne est constamment marquée dans notre langue, pour la distinguer de l'objet. Je vais plus loin : la notion de présent de narration est typiquement française. Elle est impensable en anglais. Est-ce un hasard si Sartre rapporte tout

au présent ? Sa pensée est comme un condensé d'un grand nombre de traditions françaises : Bergson, Valéry, Proust, Malraux, Céline...

Reconnaissez que les prises de position de Sartre furent si contradictoires entre elles qu'il est difficile de les rapporter à un système cohérent.

Je ne suis pas d'accord. Il est vrai qu'une des étrangetés les plus sympathiques de Sartre est sa capacité à penser contre lui-même. A corriger en permanence ses propres erreurs. Mais en demeurant fidèle à un principe : penser la liberté. En fait, ce chemin de la liberté emprunte trois voies, qui cor-

respondent à trois périodes successives dans la biographie de Sartre. Au cours d'une première période, marquée par l'écriture de *l'Être et le Néant*, Sartre, anarchiste, pense la liberté de l'homme seul sous le signe de l'authenticité. Dans la vie de Sartre, c'est la période qui s'étend des études à la guerre. Son mot d'ordre : la liberté. La deuxième période est marquée par la *Critique de la raison dialectique*. Elle coïncide avec le rapprochement de Sartre avec l'humanisme, le marxisme, puis le PCF. Mais, à l'encontre de nombre des détracteurs de son engagement aux côtés du PCF - Camus par exemple -, Sartre, lui, n'a jamais adhéré au mouvement communiste. Son mot d'ordre de cette époque, c'est l'égalité. A partir de 1968, Sartre se range aux côtés des maos. Sa pensée se développe sous le signe de la fraternité. Liberté, égalité, fraternité... Je vous avais bien dit que Sartre était un auteur typiquement français !

Alain Renaut mobilise Sartre dans son combat pour l'humanisme contre la « pensée 68 », façon Derrida et Foucault. Bernard-Henri Lévy le tire, au contraire, du côté anti-humaniste d'Althusser. Qu'en pensez-vous ?

En tout cas, le sujet de Sartre n'est pas celui, impérial, triomphant et transparent à lui-même, tel le Cinna de Corneille, « maître de lui-même comme de l'univers », qui fonde un humanisme rétro. Il est, au contraire, plastique et creux. Le sociologue Tzvetan Todorov, qui appartient, comme Renaut, à ce courant humaniste, a reproché à Sartre de n'avoir pas donné de définition a priori de l'homme. Mais c'est ne pas comprendre que, pour Sartre, le propre de l'homme c'est la liberté. Une liberté qui récuse les identités ou les essences posées d'entrée de jeu. Si l'on entend par humanisme le sentiment de fraternité, l'aide concrète apportée à tout homme en détresse, alors laissez-moi vous dire que Sartre a sauvé d'innombrables vies humaines en intervenant sans cesse en faveur d'inconnus.

Comment jugez-vous l'entreprise de BHL ?

Très favorablement. *Le Siècle de Sartre* est un livre solide, honnête, bien

à lire

Le plus « tranché »

Olivier Wickers découpe son sujet en trois tranches, qui sont censées livrer l'itinéraire intellectuel de l'écrivain (1). Ce que Wickers cherche à expliquer, c'est sa boulimie d'écriture. La première tranche nous présente le soldat écrivain sans cesse. A cette époque, il avoue écrire pour canaliser une pulsion morbide. Deuxième tranche, 1964 : Sartre publie *les Mots*. Quelle est l'urgence qui le pousse à s'immoler, à se dénoncer, enfant, comme comédien et imposteur ? Pour Wickers, il se construit un mausolée, car hanté par l'horreur d'être. Il écrit pour neutraliser le monde. Le Sartre des dernières années, à demi, puis tout à fait aveugle, écrit toujours. Les maos, ses nouveaux amis, condamnent cette distraction de bourgeois dilettante. Wickers est très représentatif de la nouvelle génération sartrienne : l'œuvre du maître y est débarrassée des contingences politiques. Guerre froide et tiers-mondisme sont trop loins. De l'œuvre de Sartre, il ne reste que les arêtes du squelette. On redécouvre alors l'immense écrivain que demeure Sartre. **B.C.**

(1) *Trois Aventures extraordinaires de Jean-Paul Sartre d'Olivier Wickers*, Gallimard, 239p, 125F

événement Sartre

mené, un bon livre de philosophie. La philosophie n'est jamais aussi passionnante que lorsqu'elle s'attaque à des objets concrets. Pour bien parler d'un philosophe écrivain, il fallait un autre philosophe écrivain. Je fais le pari que c'est l'un des livres de Bernard-Henri Lévy qui restera. Avec *la Pureté dangereuse*, que j'avais également beaucoup apprécié.

Plusieurs biographes de Sartre, en particulier Gilbert Joseph (*Une si douce Occupation : Simone de Beauvoir, Jean-Paul Sartre, 1940-1944*) et Jean-François Sirinelli (*Deux intellectuels dans le siècle : Sartre et Aron*), l'accusent de s'être engagé d'autant plus radicalement après la guerre qu'il ne s'était guère manifesté dans la Résistance...

Ce sont les aroniens qui colportèrent ce genre de choses dans les années 70 et 80. Des gens qui prétendent juger cette période sans savoir ce qui s'y est réellement passé. On a fouillé dans ses dossiers de manière inquisitoriale, allant jusqu'à lui reprocher d'avoir signé une déclaration d'allégeance au régime de Vichy – ce qu'ont fait tous les fonctionnaires d'alors pour conserver leur poste. Pour ternir sa gloire, on a essayé de salir sa mémoire. Mais, pour la plupart des gens, à l'époque de l'Occupation, l'essentiel était de survivre. La plupart des intellectuels ont donc continué à publier.

Pas forcément dans *Comœdia*, journal collabo, auquel Sartre a donné des articles – tandis que Beauvoir travaillait à Radio Vichy...

Sartre aurait sans doute pu faire davantage pour la Résistance. Mais il a résisté. Il a essayé de monter un réseau: Socialisme et liberté. Il a participé aux *Lettres françaises* clandestines. Pour autant, il n'a jamais été une « belle âme ». Il n'était pas du genre à se sacrifier pour une abstraction. Et puis il faut tenir compte de sa condition physique qui ne lui permettait pas de participer aux combats. Nimier a ironisé plus tard sur « les poumons de Camus et les épaules de Sartre ». Sartre était un pacifiste, pas un guerrier. Bernard-Henri Lévy écrit que Sartre a transposé les techniques du guerrier dans l'écriture. Il y a du vrai là-dedans. PROPOS RECUEILLIS PAR B.C.